



*Excusez-moi, Madame, mais mon patron  
vous attend avec impatience. (Page 1733)*

C. I.

LIVRAISON 229



Il était plongé dans sa triste rêverie quand la porte de la cellule s'ouvrit et un geôlier apparut, apportant un broc rempli d'eau.

— Tenez, fit-il en déposant le broc par terre. Je vous apporte à boire.

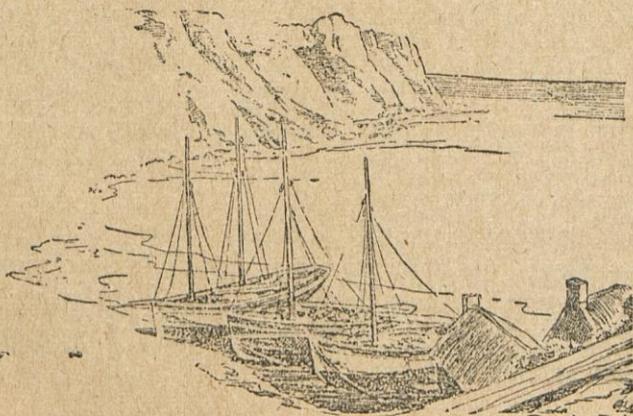
Et il s'en fut sans ajouter un mot.

Le malheureux avait tellement soif qu'il se précipita immédiatement sur le récipient et se mit à boire à longs traits, absorbant rapidement près de la moitié du liquide.

Mais, contrairement à ce qu'il aurait cru cela ne lui procura aucun soulagement. Au contraire, au bout de quelques minutes, sa soif devint encore plus intolérable qu'auparavant.

Etonné, il reprit la cruche et but encore un peu d'eau.

Alors seulement, il comprit qu'en manière de plaisanterie, on lui avait apporté de l'eau salée !



CHAPITRE CCLIX.

UNE NOUVELLE VIE

Les crieurs de journaux annonçaient une nouvelle assez bizarre : trois prisonniers avaient réussi à prendre la fuite durant le trajet du Palais de Justice à la prison.

Picquart et Rieur se regardèrent mutuellement et la même pensée leur vint simultanément à l'esprit.

Le colonel s'approcha de l'un des vendeurs et acheta un journal qu'il déplia aussitôt.

Ses yeux tombèrent sur l'article suivant :

« Les deux étrangers Estralba et Alkmaar ainsi que leur complice le français Dubois, accusés d'un commerce illicite, devaient être conduits ce matin du Palais de Justice à la prison. En cours de route ils ont réussi à tromper la surveillance des gardiens qui les escortaient et à prendre la fuite. Toutes les recherches que l'on a entreprises pour les retrouver sont, jusqu'à présent demeurées sans résultat. »

Le capitaine se mit à rire.

— Ceci doit être un coup monté ! s'exclama-t-il. La police a certainement du faire tout ce qu'elle a pu pour favoriser la fuite de ces trois bandits... Ce ne serait pas possible autrement...

— Mais croyez-vous réellement que la police tunisienne soit corrompue à ce point là ?

— Malheureusement oui !... Et en règle générale, il est toujours préférable de ne pas se mêler de ce genre d'affaires parce qu'on peut être à peu près sûr de ce que seront les bandits qui auront raison et les victimes qui seront dans leur tort !

— Et alors nous devons aussi nous résigner à ce qu'un Arabe puisse impunément enlever une Européenne et la retenir prisonnière dans son harem ?

— Hélas !... Que voulez-vous faire ?

— J'exigerai l'intervention de la police...

— Je vous assure que vous n'arriverez à rien. Si l'on a laissé fuir ces trois canailles on l'a certainement fait pour éviter un procès où des personnalités influentes se seraient trouvées compromises...

Piequant était furieux et il ne parvenait pas à dominer sa colère.

— Faites attention ! lui conseilla Rieur. Il ne faudrait pas que certaines personnes vous entendent parler ainsi... Cela pourrait vous attirer toute espèce de désagréments de la façon la plus inattendue...

— Je n'ai peur de rien et je veux absolument que justice soit faite...

— Eh bien, je pourrais peut être vous indiquer un moyen, mais il faudra que vous soyez très prudent... Il faudra aussi user d'un peu d'astuce... Je connais un ancien policier qui a dû s'enfuir de Russie pour je ne sais quelle raison et qui se trouve maintenant à Tunis... Il est un excellent détective et si quelqu'un peut faire quelque chose, c'est bien lui... De la police officielle vous n'obtiendrez rien du tout... Vous pouvez en être certain d'avance.

— Je dois vous avouer que ces moyens détournés ne me plaisent guère... Mais Amy Nabot est trop importante à mon point de vue pour que je veuille négliger aucun moyen de la sauver...

— Si vous voulez, je peux faire venir cet homme tout de suite... Il s'appelle Peter Ivan Ivanovitch et, à cette heure il est toujours au café Eldorado.

— Pourrions-nous le faire venir ici ?

— Oui... il suffirait de lui envoyer un billet pour lui demander de venir nous rejoindre après s'être déguisé de façon à se rendre méconnaissable.. Dans cet art, il n'a pas son pareil.

Eh bien, faites, je vous en prie...

Rieur prit une carte de visite, y écrivit quelques mots, puis l'enferma dans une enveloppe et appela un garçon pour la faire porter au destinataire.

Trois quarts d'heure plus tard, un monsieur vêtu avec une élégance recherchée apparut dans le hall de l'hôtel et se dirigea vers la table près de laquelle les deux officiers se trouvaient assis, les saluant comme de vieux amis.

Piequart l'invita à s'asseoir à côté de lui et il se mit à lui raconter tout ce qui s'était passé et à lui expliquer pourquoi il aurait besoin de ses services, lui donnant à entendre qu'il serait nécessaire d'agir avec la plus grande prudence, mais aussi le plus rapidement possible, parce qu'il était indispensable qu'Amy Nabot puisse se rendre à Paris sans tarder.

Dès que le prix de son intervention eut été convenu, le détective russe s'engagea formellement à trouver, dans le plus bref délai possible, l'endroit où l'aventurière avait été conduite.

Après cela, on déciderait de ce qu'il conviendrait de faire pour réussir à la délivrer.

CHAPITRE CCLX.

COMPAGNE DE MESAVENTURE

Le soleil qui entrait par la fenêtre réveilla Amy Nantot.

L'aventurière se mit à regarder autour d'elle, examinant attentivement les détails de la somptueuse chambre où elle se trouvait. Les souvenirs de ce qui s'était passé la veille lui revinrent immédiatement à la mémoire.

Le Chéikh n'avait donc pas maintenu sa promesse de la faire reconduire à son hôtel !

Mais comment était-elle venue dans cette chambre ? Quand s'était-elle couchée ?... Elle ne se le rappelait pas du tout !

Elle se souvenait seulement qu'elle s'était sentie très fatiguée et que, à un certain moment, elle avait ressenti une invincible envie de dormir.

Se redressant, elle s'assit sur son lit et se mit de nouveau à regarder autour d'elle pour chercher ses vêtements ; mais elle ne les vit nulle part.

Par contre, tout près de son lit, il y avait un petit coffre ouvert qui contenait des vêtements arabes ; un merveilleux costume avec un voile de grande valeur.

— Le prince veut absolument me contraindre à devenir son esclave ! soupira-t-elle. Mais il n'y réussira

point !... Non !... Je ne me laisserai jamais réduire en esclavage !

Se levant d'un bond, elle revêtit en hâte le costume de brocart rehaussé de broderies d'or et elle s'approcha de la fenêtre qui était munie de gros barreaux de fer.

Elle était réellement prisonnière dans le palais du Chéikh !

La fenêtre donnait sur une petite cour où s'étiolaient deux palmiers à demi desséchés.

Oui, c'était une prison !.. Mais, pour rien au monde l'aventurière n'aurait voulu y rester. Il fallait à tout prix qu'elle réussisse à prendre la fuite !

Ne voyant pas la porte de la chambre, elle se mit à chercher l'issue qui devait forcément exister. Tous les murs étaient recouverts de lourdes et couteuses tapisseries que l'aventurière souleva une à une, mais sans trouver quoi que ce soit qui révélât l'existence d'une porte.

Et pourtant, il fallait bien qu'il y en ait une ! On ne l'avait certainement pas fait passer à travers les murs pour la faire entrer !

Finalement, elle se mit à examiner le sol, pour voir s'il n'y avait pas une trappe dans le plancher.

Mais elle eut beau chercher, elle ne trouva rien... Absolument rien !

Sa colère augmentait d'instant en instant. Elle se tordait désespérément les mains, criait, appelait au secours.

Tout à coup, elle vit une paroi s'écarter comme par enchantement, sans le moindre bruit, et le Chéikh Abdel-Rahman apparut, suivi de quelques femmes de service qui se prosternèrent devant Amy Nabot, le front contre terre.

Le prince s'avança vers elle et lui baisa la main.

— Avez-vous bien reposé, Madame ? lui demanda-t-il sur un ton respectueux.

— Oui, merci, répondit brièvement l'aventurière.

— Vous me semblez de fort mauvaise humeur et cela s'explique sans doute par le fait que vous êtes déjà éveillée depuis longtemps et qu'on ne vous a pas encore apporté votre déjeûner... Je connais les habitudes des Européens ; le déjeûner vous attend sur la terrasse... Les servantes vont vous aider à faire votre toilette, après quoi elles vous conduiront sur la terrasse où je vais aller vous attendre.

Ce disant, il s'inclina et fit mine de se retirer.

Mais Amy Nabot le retint en s'écriant d'une voix frémissante d'indignation :

— Je n'ai aucune intention de prolonger cette comédie !... Je vous prie de donner des ordres pour que l'on fasse immédiatement atteler une voiture et qu'on me reconduise à mon hôtel.

Sans se troubler le moins du monde, Abd-el-Rahman répondit avec un doux sourire :

— Déjeûnez d'abord avec moi, Madame.

— Je n'ai pas du tout envie de déjeûner... Je désire m'en aller d'ici et vous devez tenir votre promesse...

— Vraiment ?...

— Certainement... Vous m'avez donné votre parole d'honneur.

— Que ne ferait-on pas pour conquérir une aussi belle personne que vous !

— Oseriez-vous donc manquer à votre parole ?

— Il est impossible que je me repente aujourd'hui de ce que j'ai promis hier... Pourquoi voulez-vous repousser mon amour ?... Ne voyez-vous à quel point je vous désire ?... Ici, vous pourrez avoir tout ce que vous voudrez, mais vous pourriez aussi y trouver l'enfer si vous excitiez ma colère...

— De sorte qu'il ne me resterait plus, selon vous, qu'à céder à vos désirs et à devenir votre esclave ?

— Non pas une esclave, mais une reine, je vous l'ai déjà dit... Le plus bel ornement de mon harem... Vous n'aurez qu'à commander et une nuée de serviteurs sera jour et nuit à vos ordres...

— eJ n'ai que faire de vos serviteurs !... Je veux ma liberté !... Avez-vous compris ?

— Bien... Je vais vous laisser seule... Réfléchissez tout à votre aise.. Peut-être vous montrerez-vous plus raisonnable quand je reviendrai...

Puis sans donner à Amy Nabot le temps de lui répondre le Chéikh se retira sans ajouter un mot.

Desespérée, Amy Nabot se laissa tomber dans un fauteuil, se cacha le visage entre ses mains et éclata en sanglots.

Après avoir longtemps pleuré, elle releva la tête et vit les servantes qui étaient restées auprès d'elle et qui la regardaient avec curiosité, mais sans montrer aucune espèce d'étonnement ni d'émotion.

S'avançant vers elles, elle les supplia avec véhémence d'avoir pitié d'elle et de l'aider à fuir.

Mais aucune d'entre elles ne comprenait le français et elles ne parvenaient même pas à comprendre le motif de son désespoir ; bien au contraire, elle l'enviaient d'avoir pu attirer l'amour du Chéikh.

Elle se remit à crier et à pleurer de plus belle, courant çà et là à travers la chambre comme une démente, secouant les barreaux de la fenêtre comme si elle avait pu espérer les briser !

Soudain, elle entendit une voix qui lui parlait en sa langue et qui disait :

— Ne vous désespérez pas, Madame... Il vous aime ! S'il ne vous aimait pas, il ne chercherait pas à vous retenir dans son palais !

Se retournant, l'aventurière se vit en présence d'une femme de taille haute et élancée, très richement vêtue

et dont le voile était retenu, au sommet de sa tête, par un merveilleux diadème orné de pierres précieuses.

Écartant un peu son voile, elle montra son visage à la peau d'une blancheur et d'une finesse remarquables et aux traits d'une parfaite régularité. Elle avait des cheveux d'un blond doré et de grands yeux d'azur au regard profond et passionné.

— J'ai appris par mes servantes qu'Abd-el-Rahman a fait conduire à son palais une belle française qu'il avait reçue avec les plus grands honneurs, expliqua-t-elle.

— Le Chéikh aurait été beaucoup mieux avisé de ne pas me faire enlever de force ! répondit Amy Nabot.

— Celui qui aime ne recule point devant les moyens de conquérir l'objet de son amour...

L'aventurière regarda un instant celle qui lui parlait ainsi, puis elle lui demanda :

— Appartenez-vous aussi au harem du prince ?

— Oui... Depuis sept ans...

— Vous parlez parfaitement bien le français...

— Je suis allemande et j'ai étudié à Genève.. Mon père était allemand et ma mère russe... J'ai beaucoup voyagé dans toute l'Europe avec mes parents et, jusqu'à la mort de mon père j'ai été parfaitement heureuse...

— Mais comment avez-vous pu finir dans ce palais ? demanda l'aventurière, qui avait invité l'Allemande à s'asseoir à côté d'elle sur un canapé.

— Je l'ai connu à Genève...

— Qui ?... Le Prince ?...

— Oui... C'était par une merveilleuse matinée de printemps... Un grand désir d'amour et de bonheur avait surgi dans mon cœur... Un an après la mort de mon père, ma mère était morte également, et il ne me restait personne au monde que des parents éloignés que je n'aimais pas. On m'avait mise dans un collège de Genève. Je me sentais horriblement triste, privée d'affection et je com-

mençais à songer à l'amour qui aurait donné un but à ma vie...

« Ce fut dans cette disposition d'esprit que je rencontrai le Chéikh, sur la promenade au bord du lac... Dès l'instant où nos regards se rencontrèrent, je sentis mon cœur s'enflammer de passion. Il me parla et je lui répondis sans même savoir ce que je disais ni ce que je faisais... Je ne savais pas non plus qui il était ni d'où il venait... Il était vêtu à l'européenne et ce n'était que son teint un peu basané ainsi que ses yeux de braise ardente qui le différenciaient de la plupart des autres étrangers si nombreux à Genève. Quand il me quitta en me donnant rendez-vous pour un autre jour, je me sentis la femme la plus heureuse du monde.

— Et, finalement, vous l'avez suivi jusque dans son harem ?

— Oui... Une dizaine de jours après que je l'avais rencontré pour la première fois, je m'enfuis du collège, ivre d'amour et de joie... Je n'avais qu'une crainte : que l'on se mette à ma poursuite et que l'on m'arrache de ses bras, que l'on m'enlève mon bonheur. Des jours et des semaines s'écoulèrent au milieu d'une félicité indicible... Je me sentais adorée et choyée comme une reine...

— Et maintenant, qu'est-il advenu de ce grand amour ?

— Notre amour était trop ardent pour durer... Ce n'était qu'un feu de paille. Ce n'était qu'un rêve dont le réveil devait être bien pénible pour moi !... Abd-el-Bahman ne tarda pas à se fatiguer de voyager avec moi... Ce fut alors qu'il me conduisit dans son harem.

— Et vous pouvez supporter cette vie, parmi les autres femmes ?

L'Allemande laissa échapper un profond soupir et murmura sur un ton de résignation mélancolique :

— Que voulez-vous ?... Je l'aime !

— Comment?... Vous l'aimez encore malgré qu'il vous préfère d'autres femmes ?

— Il lui arrive encore assez souvent de revenir à moi... Alors, il se montre aussi tendre et aussi caressant qu'aux premiers jours de notre idylle... A ces moments-là j'oublie toutes mes peines et je me sens parfaitement heureuse, comme si rien n'était jamais venu obscurcir mon bonheur... Du reste, toutes les infidélités qu'il me fait ne font qu'augmenter mon amour. Peut-être ne pouvez-vous pas comprendre cela, mais c'est pourtant ainsi... D'ailleurs, pour les hommes de sa religion, ce n'est pas un péché que d'avoir plusieurs femmes...

— C'est fort possible, mais moi, je ne veux pas être du nombre !... Et je ne pourrais jamais aimer un homme qui a voulu me prendre de force... Je vous assure que ce ne sera pas moi qui vous priverai jamais de l'amour du prince, parce que je suis bien résolue à ne jamais céder à ses désirs.

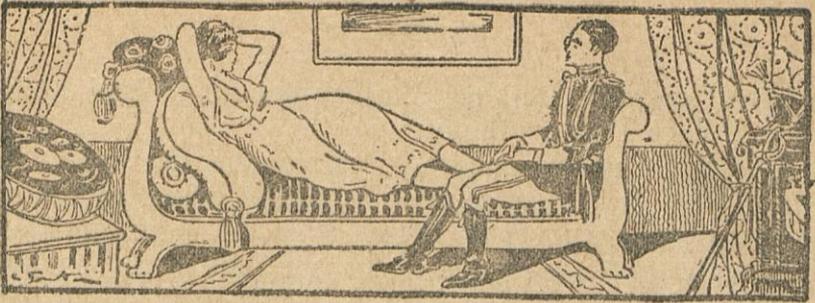
Le visage de la belle Allemande s'assombrit.

— Vous dites cela maintenant ! fit-elle d'une voix sourde. Mais peut-être serez-vous quand même obligée de céder malgré vous... Si vous vous obstinez à lui tenir tête, il deviendra furieux et cruel comme une bête féroce et il vous fera souffrir toute espèce de tourments.

A ce moment, on entendit des pas dans le corridor.

Ausitôt, l'Allemande se leva et elle s'empressa de disparaître.

Les autres servantes s'étaient déjà retirées et Amy Nabet demeura seule.



## CHAPITRE CCLXI.

### LE CONSEIL DE GUERRE

Dans quelques instants, on allait chercher Fritz Luders pour le conduire devant le conseil de guerre qui allait le juger.

On lui avait apporté un uniforme flambant neuf pour comparaître devant ses juges.

L'uniforme de la Légion ! C'était sans doute la dernière fois qu'il le portait et il ne put se défendre d'une certaine émotion, car, malgré tout, Fritz Luders avait été un bon soldat avant de commettre cette folie qui allait l'amener à être jugé pour le crime honteux de désertion.

Son esprit s'omnubilait, ses pensées se confondaient dans son esprit en une sorte de tourbillon informe !

La porte de sa cellule s'ouvrit.. Un geôlier entra suivi d'un caporal et de quatre hommes en grande tenue, baïonnette au canon..

— Pourquoi n'avez-vous pas encore mis votre uniforme ? demanda le caporal.

— A quoi bon ? Est-ce qu'on ne peut pas me juger tout aussi bien habillé comme je le suis ?

— Le caporal feignit de ne pas avoir entendu et, se tournant vers les soldats, il ordonna :

— Aidez le à s'habiller...

A quoi cela aurait-il pu servir d'opposer de la résistance ? Il aurait quand même du céder à la fin !

Dès qu'il eut revêtu l'uniforme, les soldats l'entraînèrent hors de la cellule et l'on se dirigea vers la salle du tribunal militaire.

Un soldat marchait devant le prisonnier, un autre derrière lui, un à droite, le dernier à gauche et le coporal sur le côté.

La salle du conseil de guerre était une pièce spacieuse, nue et d'aspect sévère et froid. Au fond, il y avait une longue table recouverte d'un tapis vert derrière laquelle un grand crucifix de bronze était suspendu au mur.

Cinq officiers étaient l'un à côté de l'autre le long de la grande table et un sixième, qui devait faire fonctions d'avocat et défendre l'accusé se tenait seul à une table plus petite.

Fritz Luders dut s'arrêter à trois pas de distance de la table des juges et l'on referma les portes derrière lui.

Le président du tribunal, un lieutenant colonel au visage rébarbatif, fit signe à l'un des officiers qui se tenaient à ses côtés pour qu'il commence la lecture du procès verbal.

Cette lecture prit une bonne demi-heure. Le texte citait une infinité de détails qui paraissaient assez inutiles et les juges semblaient n'écouter que d'une oreille distraite, peut-être même penser à tout autre chose.

Quand ce fut terminé, le président se tourna vers Luders et lui demanda :

— Avez-vous quelque chose à faire remarquer ?

— Non, mon colonel...

— Vous avouez donc que vous êtes coupable ?

— Oui...

— Regrettez-vous ce que vous avez fait !

— A quoi bon regretter ? Ce qui est fait est fait ! J'en avais assez et j'ai voulu tenter de fuir pour retour-

ner dans mon pays... J'ai agi en connaissance de cause, sachant parfaitement à quoi je m'exposais... Maintenant, je n'ai plus qu'à subir les conséquences de mon acte.

Le président s'adressa au défenseur de l'accusé et lui donna la parole.

L'officier se leva et, pour la forme, prononça une courte plaidoirie, absolument dénuée de chaleur et sans aucun intérêt.

Puis les juges se retirèrent dans une autre pièce pour délibérer.

Au bout de dix minutes, ils revinrent et reprirent leurs places. Durant quelques instants encore, ils s'entretenaient à mi voix. Enfin, le président se leva et les autres officiers firent de même.

— Au nom du Peuple Français, déclara le Président, d'une voix forte et vibrante, le légionnaire Fritz Luders ayant été reconnu coupable de désertion ainsi que de vol, avec violence et de rébellion à main armée, est condamné à la peine de mort.

Après une courte pause, il se tourna de nouveau vers le condamné et demanda :

— Fritz Luders, Avez-vous quelque chose à dire ?

— Non, répondit le jeune homme d'une voix sourde.

Le président fit un signe et les soldats qui avaient amené l'accusé dans la salle l'encadrèrent de nouveau pour le conduire à sa cellule.

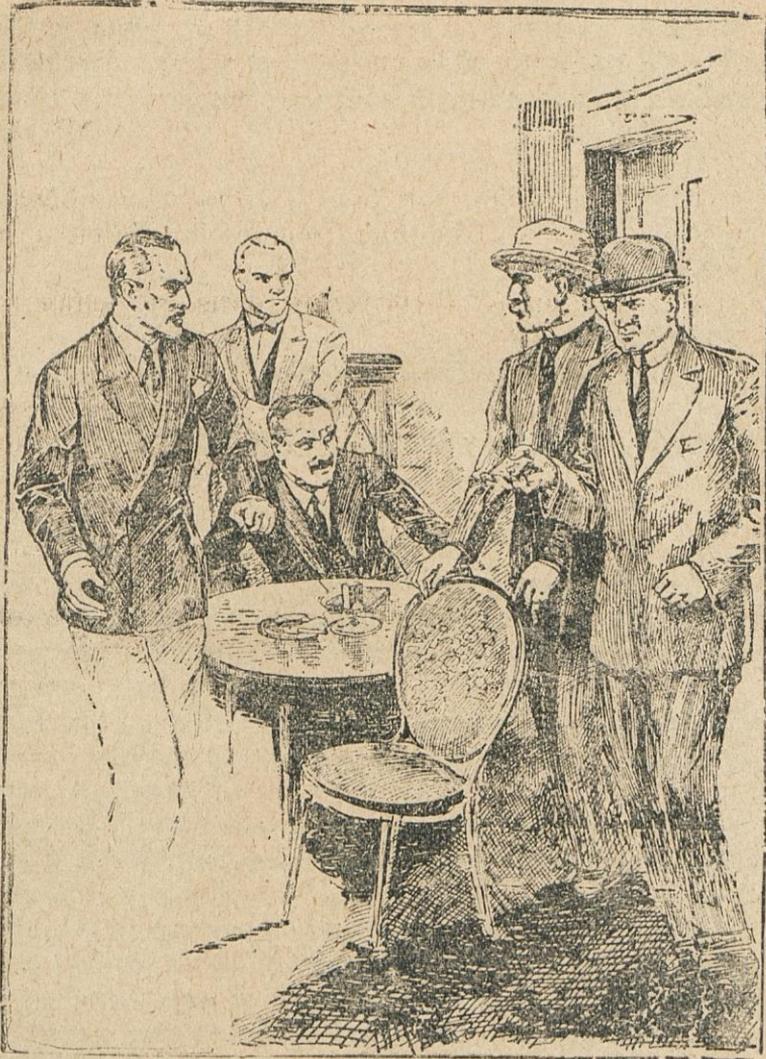
Fritz Luders les suivit d'un pas ferme, faisant preuve d'un courage stoïque.

Mais quand il se retrouva de nouveau seul dans sa cellule, il se laissa tomber sur le bas-flanc, se cacha le visage entre les mains et se mit à pleurer amèrement.

— Maman ! Leni ! gemissait-il.

Maintenant, il était bien certain qu'il ne reverrait jamais plus ces deux créatures adorées !

Il demeura de longues heures prostré dans un effroyable abattement, ne cessant de sanglotter.



*Nous sommes venus faire une perquisition.*  
(Page 1744).



Finalement, la porte s'ouvrit de nouveau et un officier entra pour lui annoncer que la sentence de mort qui avait été prononcée contre lui serait exécutée le lendemain matin.

## CHAPITRE CCLXII.

### DE DIGNES COMPAGNONS

— Mais comment avez-vous fait ?

— Avoue que tu n'aurais jamais pensé pouvoir regagner aussi facilement ta liberté et venir respirer l'air vivifiant de la mer au lieu d'aller languir entre les quatre murs d'une prison !

Estralba s'était complètement installé dans un coin du divan qui occupait l'un des côtés de la cabine du luxueux petit yacht.

Dubois fumait nerveusement une cigarette.

— J'avoue que j'ai été fort étonné quand tu m'as dit de te suivre et que tu t'es mis à courir, répondit-il. D'abord je ne comprenais pas bien où tu voulais en venir et j'étais plutôt tenté de croire qu'il s'agissait d'une plaisanterie, parce que je n'aurais jamais pensé qu'il nous aurait été possible de nous évader à peine arrêtés.

Estralba lui donna une tape amicale sur le bras.

— Evidemment, fit-il, cela demande un peu de savoir-faire... Ce sont là des expériences assez hasardeuses et qui ne sont pas à la portée de tout le monde.

— Alkmaar sourit et remarqua :

— Notre ami Estralba est passé maître dans ce genre d'entreprise !

Mais Dubois ne se laissait pas convaincre aussi facilement.

— Vous n'allez pas me faire croire, dit-il avec un air sceptique, que votre fameux savoir-faire a été suffisant pour vous faire réussir un coup pareil !... Je ne suis pas naïf à ce point là. Je parierais ma tête contre un haricot que les policiers devaient être d'accord avec vous !

— Tu as mis dans le mille du premier coup ! Il n'y a pas à dire... Tu es un garçon intelligent, mon cher Dubois !

— Je connais trop bien ce genre d'affaires pour ne pas savoir qu'avec de l'argent on obtient tout ce qu'on veut...

Alkmaar soupira.

— Cette histoire là nous coûte une belle somme ! fit-il.

— Evidemment, dit Estralba. Mais ça vaut tout l'argent puisque nous voilà de nouveau libres et que nous avons encore une fois joué un bon tour à tous les imbéciles qui se donnent de si grands airs !

... Oui, mais la propriétaire de la maison et ta femme ont bel et bien été coffrées !

— Malheureusement oui... j'aurais bien voulu les sauver aussi, mais cela n'a pas été possible...

— Est-ce qu'il n'y aura pas moyen de les faire remettre en liberté ?

— Hélas non !... Parce que si nous tentions quelque chose dans ce sens, nous risquerions de nous faire prendre encore une fois, et alors il ne nous serait plus possible de nous échapper... Du reste, il n'y a pas lieu de s'inquiéter beaucoup de leur sort... Elles ne resteront certainement pas plus de deux ou trois jours en prison... La vieille s'entend très bien avec la police et elle saura cer-

tainement se tirer d'affaire elle-même... Moi, c'est surtout notre belle « marchandise » que je regrette. Tout allait tellement bien et nous n'aurions sans doute jamais eu d'ennuis si cette maudite française ne nous était pas tombée sur les épaules !. Quelle mauvaise idée tu as eue de l'amener à Tunis, Dubois !

— Je ne suis pas bien sûr de cela, répondit l'espion. La seule imprudence que j'ai commise a été de vouloir te la vendre.

— Tu es toujours trop avide d'argent et cela te fait faire toutes sortes de bêtises... Mais à quoi bon se plaindre de ce qui ne peut plus être évité ?... Pensons plutôt à jouir de ce charmant voyage... N'est-on pas admirablement bien à bord de ce yacht ?

— Je me serais volontiers passé de cette promenade en mer ! répondit Dubois, qui paraissait être de fort mauvaise humeur.

— Tu devrais pourtant admettre que tu nous dois une certaine reconnaissance ! s'exclama le portugais. Nous aurions très bien pu t'abandonner à ton triste sort et décamper sans toi !... Tu peux être sûr que tu ne t'en serais pas tiré facilement avec le tribunal de Tunis... Tu aurais dû payer pour nous tous à toi seul !

— Jamais de la vie !. Je n'avais absolument rien à craindre puisque je n'étais pas directement intéressé à vos affaires.

Alkmaar qui était en train de boire, leva son verre et dit sur un ton engageant :

— Mais dorénavant tu le seras...

L'espion se mit à le regarder avec un air étonné.

— Tu voudrais m'intéresser à tes affaires ? fit-il. Tu as donc l'intention de continuer ton commerce ?

— Evidemment ! Nous n'alons pas renoncer à une entreprise aussi profitable pour ces petits ennuis que nous venons d'avoir !

— Je te remercie, mais je ne peux pas rester avec vous... Je veux retourner en Europe et me reposer un peu.

Estralba se mit à rire.

— Crois-tu donc que nous allons te laisser partir si facilement ? s'exclama-t-il.

— Pourquoi pas ? Il le faudra bien, si je veux m'en aller !

Et si nous n'avions pas envie de te laisser libre ?

A son tour, l'espion éclata de rire.

— Je ne suis quand même pas une femme sacre-bleu ! s'écria-t-il. Que pourriez-vous faire de moi ?

— Tu pourrais devenir le gérant de notre nouvelle entreprise...

— Je n'ai pas la vocation pour ce genre de travail.

— Ça s'apprend très facilement... Tu t'habitueras vite... Puisque l'air de Tunis est devenu malsain pour nous, nous transporterons notre siège social en Argentine où nous pourrons faire d'excellentes affaires... Nous commencerons par aller faire un tour sur la côte d'Azur et nous nous occuperons de trouver quelques femmes qui pourrons nous être utiles.. Ce sera toi qui te chargeras de faire signer les contrats... Comme tu n'es pas encore connu dans le métier, tu n'éveilleras pas de soupçons... Dès que nous nous serons procuré la marchandise dont nous avons besoin, nous pourrons nous embarquer pour Buenos-Aires...

Dubois admit bientôt que cette proposition pouvait avoir du bon et les deux autres n'eurent plus beaucoup à faire pour le décider à accepter en principe. Estralba fit miroiter devant lui l'espoir de gagner une véritable fortune en fort peu de temps et Alkmaar renchérit encore dans le même sens.

Finalement, pour célébrer leur accord les trois méprisables individus se mirent à boire du champagne, vidant une bouteille après l'autre presque sans arrêt jus-

qu'à ce qu'ils soient tous tellement ivres qu'ils ne pouvaient plus se lever et qu'ils se trouvèrent incapables de retourner chacun dans sa cabine.

Tous trois s'endormirent comme des souches à l'endroit même où ils s'étaient assis.

Mais quelques instants plus tard, Dubois se leva doucement et sortit sans bruit de la cabine pour aller respirer un peu d'air sur le pont...

Sans que les deux autres s'en aperçoivent, le rusé compère avait fait couler sur le tapis plus de la moitié du champagne qu'on lui avait versé, de sorte qu'il avait seulement la tête un peu lourde et qu'il était bien loin en réalité, d'être aussi ivre qu'Estralba et Alkmaar !

Il avait également fait semblant de se laisser convaincre par leurs arguments, alors qu'il était fermement résolu à leur fausser compagnie dès la première occasion favorable.

Après avoir réfléchi tout à son aise, tandis que les deux autres demeuraient plongés dans leur lourd sommeil d'ivrognes, il se dit que le moyen le plus expéditif et le plus sûr de leur échapper serait de détacher l'une des chaloupes de sauvetage du yacht, de s'y embarquer et de se laisser aller à la dérive jusqu'à ce qu'il rencontre un autre navire.

Comme la mer était parfaitement calme, l'entreprise ne paraissait pas particulièrement dangereuse et l'espion comptait bien que, dans des passages aussi fréquentés, il n'aurait pas à rester plus de quelques heures en mer avant d'être pris à bord d'un bateau quelconque.



## CHAPITRE CCLXIII.

### CE QUI SE PASSAIT A PARIS PENDANT CE TEMPS LA.

Le procès qui devait être intenté d'un moment à l'autre au colonel Erterhazy tenait tout le monde en haleine et, à l'Etat-Major plus que partout ailleurs, la nervosité avait atteint son paroxysme.

Le colonel Henry n'avait plus un seul instant de tranquillité, et même l'amour si tendre et si prévenant de Louise n'arrivait plus à le calmer. Il craignait que se déchaîne d'un instant à l'autre l'ouragan qui l'aurait emporté comme tant de ses collègues mais qui, de plus, aurait marqué son honneur d'une tâche infâme.

Il ne se sentait plus aussi sûr qu'auparavant de l'issue du procès d'Esterhazy et il doutait fort de pouvoir se sauver si le traître était condamné.

Un jour, il retourna auprès du général Gouze.

— Il n'y a pas grand chose de neuf, mon général lui dit-il. La culpabilité d'Esterhazy paraît évidente... Comme vous avez pu le constater, Clemenceau refuse de se rendre à nos raisons et il continue de se livrer à une ardente campagne de presse.

Ce sont ces articles publiés par les journaux qui surexistent le plus l'opinion publique.

— Et quelle est l'opinion du peuple ?

— Il s'est formé un assez fort courant contre nous et l'on crie de toute part que la condamnation d'Alfred Dreyfus a été la plus monstrueuse erreur judiciaire du siècle...

— Cette nouvelle au sujet de la tentative d'évasion de Dreyfus n'a donc servi à rien ?

— Presque rien, d'autant plus que Clemenceau a écrit en toutes lettres, dans l'un de ses articles, que cette nouvelle n'était qu'un mensonge infâme. Lisez le journal d'aujourd'hui, mon général, et vous verrez à quel point on nous accuse.. L'on dit ouvertement que cette histoire de tentative de fuite ne peut avoir été qu'un stratagème inventé par nous dans le but de protéger le vrai coupable du crime de haute trahison et que nous faisons tout notre possible pour ne pas devoir avouer l'injustice que nous avons commise en faisant condamner un innocent..

Le général Gonse s'était levé et il s'était mis à marcher nerveusement à travers la pièce. Il se sentait trop surexcité pour pouvoir tenir en place.

Ce ne fut qu'après quelques minutes qu'il parvint à se dominer un peu.

— Il n'y a peut-être pas lieu de prendre la chose trop au tragique, après tout, dit-il. Le colonel Estérahzy ne peut-être jugé que par le tribunal militaire ; ce sera donc nous qui seront ses juges, ou pour mieux dire seront ses collègues... Il faudra que nous fassions en sorte de les influencer dans un sens favorable à l'accusé, de façon à pouvoir être sûrs de ce que le colonel sera acquitté.

Henry se mit à regarder le général Gonse avec étonnement. Bien entendu, ce que Gonse venait de dire correspondait exactement à ce qu'il désirait lui-même, mais ce désir lui paraissait irréalisable.

— Ce serait assurément un grand bien pour nous, mon général, fit-il. Mais l'opinion publique ne tolérerait jamais un tel acquittement sans se rebeller... La vie privée d'Esterhazy est trop connue et le scandale a été trop grand. Cet homme a vraiment fait trop de bêtises !

Le général interrompit avec un air agacé :

— Je sais tout cela, colonel ! Il n'est pas nécessaire que nous évoquions entre nous tous les côtés déplaisants de la vie du colonel Esterhazy et ces détails scandaleux qui jettent sur lui une lumière aussi antipathique.

— Malheureusement, ces faits si regrettables sont de notoriété publique... Le peuple, excité par les articles de Clemenceau, voit en Esterhazy un traître à la Patrie et il demande une condamnation sévère.

— Le peuple n'est pas tellement difficile à apaiser dit le général en souriant... On condamnera Esterhazy pour sa vie privée et on l'expulsera de l'armée.. L'opinion publique trouvera que c'est suffisant et n'en demandera pas d'avantage.. De cette façon, nous ferons d'une pierre deux coups : nous nous débarrasserons de cet encombrant personnage et nous éviterons un nouveau scandale...

Le colonel Henry ne put qu'approuver les paroles de son supérieur et il promit de faire tout son possible pour raillier le plus grand nombre possible de collègues à ce point de vue.

.....

Le colonel Henry était revenu dans son cabinet de travail après avoir également eu une entrevue avec le général Boisdeffre.

Ce dernier collègue l'avait laissé dans un état de grande perplexité et d'inquiétude.

Boisdeffre lui avait dit que le vice-président du Sénat, Monsieur Sheurer-Kerstner, était venu le voir et lui avait déclaré que le Parlement exigeait de la part du Ministère de la Guerre des déclarations explicites au sujet des motifs sur lesquels on s'était basé pour condamner Alfred Dreyfus.

Il ne paraissait plus possible de se refuser à une révision du procès. Qu'allait-il arriver ? La falsification des documents qui avaient entraîné la perte du malheureux capitaine allait être découvert et l'on ne tarderait sans doute pas à savoir que le faussaire n'était autre que le colonel Henry.

Sa vie, son avenir, son bonheur qu'il avait essayés de reconstruire, tout cela allait être anéanti pour toujours !

Sheurer-Kerstner exigeait la plus grande sévérité à l'égard d'Esterhazy, affirmant être convaincu de ce que le colonel devait être le vrai coupable du crime que l'on avait rejeté sur Dreyfus, le traître à la Patrie qui avait fait condamner un innocent.

Boisdeffre s'était vivement regimbé en présence de cette accusation mais il avait promis de faire entreprendre une enquête et de mettre en pratique tous les moyens d'investigation dont l'Etat-Major disposait, afin que l'on puisse procéder avec la plus grande sévérité à l'égard du colonel Esterhazy si l'on relevait quoi que ce soit contre lui qui pourrait-être considéré comme un indice de culpabilité.

— Je vous demande seulement de m'accorder encore quelques semaines pour étudier la situation et approfondir cette grave question, Monsieur le Président, avait-il répondu.

Sheurer-Kerstner consentit à prendre patience.

Il restait donc une quinzaine de jours pour prendre les mesures nécessaires afin d'éviter une catastrophe !

Il faut absolument empêcher que l'on puisse en venir à une révision du procès ! avait dit le général Boisdeffre au colonel Henry, après lui avoir rapporté cet entretien.

— Je crains que ce sera fort difficile, sinon impossible mon général, répondit le colonel, — parce que le peuple est indigné contre Esterhazy dont la conduite a suscité un scandale que l'on ne saurait étouffer..

— Ceci n'a pas grand importance.. Si un scandale éclate au sujet de sa vie privée ne saurait guère nous faire de tort... Mais ce qu'il ne faut pas ce que nous devons empêcher à tout prix c'est que l'on puisse trouver contre lui quelque chose qui pourrait prouver qu'il a été mêlé à l'affaire Dreyfus.. Songez que l'honneur de l'armée est en jeu, car si Esterhazy est condamné, si l'on est obligé de reconnaître l'innocence de Dreyfus, le monde entier va nous traîner dans la boue ! Chargez-vous de cette délicate mission, colonel, car vous êtes le seul officier que je connaisse qui me semble réellement capable de la mener à bien.. Faites la leçon aux juges ainsi qu'à Esterhazy lui même... Etudiez avec soin les questions et les réponses, de façon à ce que la culpabilité de Dreyfus ne puisse plus faire l'ombre d'un doute pour personne.



De retour dans son bureau, le colonel Henry s'assit devant sa table à écrire et se prit la tête entre les mains.

S'il avait seulement eu un ami à qui il aurait pu se confier !

Peut-être aurait-il pu s'adresser au commandant du Paty qui lui avait déjà promis de faire tout ce qui serait

en son pouvoir pour que les documents de l'affaire Dreyfus ne voient plus jamais la lumière du jour, et lui demander conseil.

Se levant il sortit de son bureau et se dirigea vers celui du commandant.

— Eh bien, mon cher, qu'y a-t-il de nouveau s'exclama allègrement du Paty en le voyant entrer.

— Le général Boisdeffre...

— Oui, je sais, interrompit le commandant, Sheurer-Kerstner est venu le voir et je sais aussi de quoi ils ont parlé...

Et qu'en dites-vous ?

— Il est certain que la situation devient de plus en plus difficile... Sheurer-Kerstner, qui est compatriote de Dreyfus, est une personnalité des plus influentes... Je suis persuadé de ce qu'il fera tout ce qu'il pourra pour faire revenir le condamné de l'île du Diable... Mais que pourrait-on faire pour arrêter le courant ? Il faudrait vraiment pouvoir montrer une preuve indiscutable de la culpabilité de Dreyfus.. Dans ce cas seulement il ne pourrait plus y avoir aucun danger... Avez-vous compris ?

— J'ai compris... Mais comment trouver une preuve décisive, un document formel ?

— Cela est une question que vous aurez à résoudre vous-même puisque vous avez été chargé de l'instruction du procès de Dreyfus.

— C'est entendu, mais le procès de Dreyfus est terminé... Je vous répète, mon cher colonel, que c'est à vous seul qu'il incombe d'agir dans les circonstances actuelles.

Le colonel Henry se leva pour se retirer et il murmura avec un air désappointé :

— Vous m'aviez promis votre aide et je comptais sur vous !

— Je suis toujours à votre disposition. Vous pouvez avoir confiance en moi. Je me charge de parler moi-même à Esterhazy et de lui faire la leçon..

— Je vous remercie... Savez-vous quels sont les désirs du ministre de la Guerre et du président du conseil ?

— Ils désirent tous deux que justice soit faite...

— Voulez-vous dire par là qu'ils se sont ralliés au parti de Dreyfus ?

— Pas précisément, mais ils voudraient que la sentence qui sera rendue en ce qui concerne l'affaire Esterhazy ne puisse soulever aucune réclamation.

— De sorte que cela vient encore compliquer la situation ?

— Jusqu'à un certain point... Mais cette situation peut encore très bien changer..

— De quelle façon ?

— Quant à ça, c'est encore à vous d'y pourvoir...

\*\*

Henry était revenu une fois dans son bureau.

Il réfléchissait sur ce que du Paty venait de lui dire. Il fallait une preuve décisive au moyen de laquelle on pourrait démontrer d'une façon irréfutable la culpabilité du capitaine Dreyfus...

Cela était assurément très facile à dire, mais infiniment plus difficile à réaliser !

Finalement, le colonel se leva et se dirigea vers un coffre fort dont il retira quelques papiers. C'étaient des documents qui avaient été apportés à diverses époques par des agents du contre-espionnage chargés de la surveillance des ambassades et des légations étrangères à Paris ou envoyés par les attachés militaires des missions diplomatiques françaises à l'étranger.

Il y avait entre autres une lettre de l'agent secret Panizzardi, envoyée de Rome au capitaine von Schwartz-

koppen. Cette lettre avait été trouvée par Madame Bastian dans une corbeille à papiers de l'ambassade allemande.

C'était un document de la plus haute importance.

Henry le tenait à la main, le regardant avec un air perplexe et préoccupé.

Il fallait une preuve décisive de la culpabilité du capitaine Dreyfus.

Le colonel hésitait... Une lutte cruelle avait lieu dans son âme..

Une nouvelle falsification ?

Il avait pourtant donné sa parole d'honneur à Louise de ne plus jamais commettre une pareille faute !

Mais maintenant, son bonheur et son honneur étaient en jeu !

Enfin, il laissa échapper un douloureux soupir. Il revint s'asseoir devant sa table à écrire... Il tenait toujours le document à la main... Il étudiait l'écriture de Pannizzardi et il se disait qu'elle ne serait sans doute pas bien difficile à imiter...

En tout cas, il pouvait toujours essayer... Un simple essai n'engagerait à rien...

Il prit une feuille de papier blanc et une plume..

Et il se mit à tracer quelques mots...

« Mon cher ami... »

La ressemblance n'était pas parfaite... Il manquait quelque chose... Quoi donc ?

C'était seulement sa main qui avait tremblé... La dernière fois cela avait été bien plus facile...

Il prit une autre feuille...

« Mon cher ami... »

Il compara attentivement les deux écritures, superposant les deux papiers de façon à ce que les mots semblables apparaissent exactement l'un au dessus de l'autre.

C'était déjà beaucoup mieux !

Il s'agissait seulement d'avoir un peu de patience pour arriver à reproduire très exactement le graphisme de l'agent secret italien...

Il fallait continuer de faire de nouveaux essais sans se lasser...

Une heure s'écoula sans avoir apporté de résultat entièrement satisfaisant... Puis une autre heure encore. Et encore une troisième.

Henry avait refermé à clef la porte de son bureau afin d'être bien sûr de ce que personne ne pourrait venir le surprendre.

Il avait entamé une quantité de feuilles de papier déchirant chaque fois la lettre qu'il avait commencée et dont il n'avait pas été satisfait.

Enfin il se sentit sûr de son fait. La lettre était prête.

Il la relut attentivement, examinant chaque caractère, chaque signe, chaque espace.

« Mon cher ami,

« J'ai lu dans un journal qu'un député avait été chargé de faire une enquête au sujet de l'affaire Dreyfus. Si l'on demande d'autres renseignements à Rome, je répondrai que je n'ai jamais été en rapports avec le capitaine Dreyfus. Si l'on vous interroge aussi, répondez également dans le même sens. Il ne faut absolument pas que l'on puisse savoir ce qui s'est passé !

« ALEXANDRINE ».

« Alexandrine » était le nom dont signait Panizzardi ; ce nom était connu de l'État-Major.